

vement blessé par un éclat d'obus en 1916, puis atteint d'une congestion pulmonaire.

Né d'une mère polonaise et d'un père inconnu, engagé à la fin de 1914, il ne sera naturalisé qu'en mars 1916, à la veille d'être blessé. Ces années passées sur le front — « Ah Dieu que la guerre est jolie... » — n'ont pas empêché Apollinaire de connaître des amours passionnées, avec Louise de Coligny, « Lou », avec une jeune fille d'Oran, Madeleine Pagès, rencontrée dans un train et avec une infirmière, Jacqueline, qu'il épousa six mois avant sa mort. Ces amours nous ont valu d'admirables lettres et poèmes révélés seulement au cours de ces vingt dernières années et qui figurent aujourd'hui dans l'excellente édition de la Pléiade.

— Pia Leonetti Carena

● « Ces deux lignes pour vous dire que je suis condamné à une peine très forte... petit père, petite mère, soyez forts, soyez

dignes de votre Rino et gardez, encore une fois, votre courage. Faites comme si j'étais au front. Courage et confiance. Votre fils chéri qui vous aime jusqu'à la dernière minute de sa vie. Rino. »

Sur le point d'être fusillé par les nazis, un jeune homme de vingt et un ans, Rino della Negra, adressa de France ces quelques mots à ses parents. A elle seule, une telle lettre symbolise le courage de milliers d'Italiens qui participèrent à la Résistance française. C'est cette aventure héroïque — et mal connue — qu'a voulu exalter Mme Pia Leonetti Carena dans « les Italiens du maquis » (Del Duca). Ancienne secrétaire d'Antonio Gramsci, le célèbre dirigeant communiste, Pia Leonetti Carena, antifasciste « de choc » en Italie puis en France, combattit elle-même aux côtés de ses camarades français dans les maquis de la Haute-Loire.

Informations recueillies par
PATRICK LORIOT

manquent certes pas à l'horrible suicide du 16 mars 1955. Il venait d'avoir 41 ans.

Mais pour cet artiste prodigieux, c'est ailleurs qu'il faut chercher les raisons de cette tragédie. Comme l'écrivit André Chastel : « ...dans son travail, il est comme poussé par la formidable concentration de forces qu'il a sans cesse activées, actualisées, confrontées à l'intensité du vécu. Son art est l'occasion d'une dépense grandiose en raison même du potentiel amassé. D'où la rayonnante jubilation qui l'emporte et qu'il communique si souvent... Un silence étrange suit la disparition de l'artiste. Il n'y a pas de « paix de l'accompli » mais une sorte de bataille obscure où les tableaux sont en cause, où les souvenirs s'affrontent... Il faut inscrire sous le nom de Nicolas de Staël la sentence de René Char qui lui semble destinée : « Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avec elle. »

C'est effectivement cette « bataille obscure » qui a fait vivre et mourir Nicolas de Staël. Sa vie d'émigré russe, orphelin, ses longues errances de jeune homme en Europe et au Maroc, son engagement en 1939 dans la Légion étrangère, la misère qu'il connut, ses admirations passionnées pour des peintres, des poètes — il fut le meilleur ami de Char —, des musiciens — sa dernière toile, inachevée, s'inspirait de l'orchestre que dirigeait le jeune Boulez —, sa véhémence et ses brouilles, ses passions peuvent bien composer une biographie, un portrait à la ressemblance des grands peintres maudits. D'autant plus que cette image est renforcée par la lecture de sa correspondance qui révèle un écrivain, un poète d'un humour grinçant, brûlé par les mots comme il l'était par les couleurs. Mais il ne

suffit pas de connaître, même en profondeur, ces données immédiates pour en être quitte avec un destin qui ne s'explique, s'il se peut, que par la peinture.

Bleu inimaginable

Si Staël occupe une place privilégiée dans l'histoire de la peinture d'après-guerre, et même si on compare l'intensité de son œuvre à celle de Wols ou de Pollock, c'est que la tragédie qui n'a cessé de l'habiter est constamment exprimée et dépassée dans ses toiles. Ceux qui, sur la fin de sa vie, ont condamné son retour au « figuratif », se sont mal rendu compte que le mystère et l'obscurité de ses premières toiles résolument abstraites sont moins compacts que lorsqu'il peint les « Footballeurs » (1952) ou les grands « Nus » de la fin. Les paysages de Sicile (1953), noirs et rouges, les vues d'atelier, d'un bleu inimaginable, les séries de bouteilles ou de casseroles ne sont pas plus ni moins « abstraits » que les toiles du début. Plus que chez Van Gogh, mais autant que chez Delacroix ou Cézanne, compte tenu des différences d'époques, c'est la peinture pure qui, pour Staël, devait résoudre tous les problèmes comme si sa vie et sa mort devaient se jouer dans les seuls moments où il peignait.

Après cela, on ne peut pas dire que la mort fut pour lui une défaite. Entre Jacob et l'Ange, entre Staël et la peinture, qui pourrait bien être le vainqueur ? Nicolas de Staël est le dernier peintre qui ait demandé à la peinture de répondre à une question — le secret de la vie et de la mort — sans réponse. Est arrivé un moment où il n'a pas supporté qu'il n'y en eut pas.

GUY. DUMUR

michel bernard la négresse muette

La négresse muette et ses complices participent de cette tentation vertigineuse et presque innommable : la passion érotique.

mourad bourboune le muezzin

"Un Céline qui retrouverait par instants les cadences de la Bible..."

JEAN PELEGRI "LE NOUVEL OBSERVATEUR"

witold gombrowicz journal paris berlin

"On dirait un essai de psychologie des peuples mais à la manière gombrowiczienne, âpre, tranchante, passionnée."

JACQUELINE PIATIER
"LE MONDE"

claudes klotz les classes

"Cet inconnu rentre dans le roman par une assez belle porte."

FRANÇOIS NOURISSIER
"LES NOUVELLES
LITTÉRAIRES"

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

3